

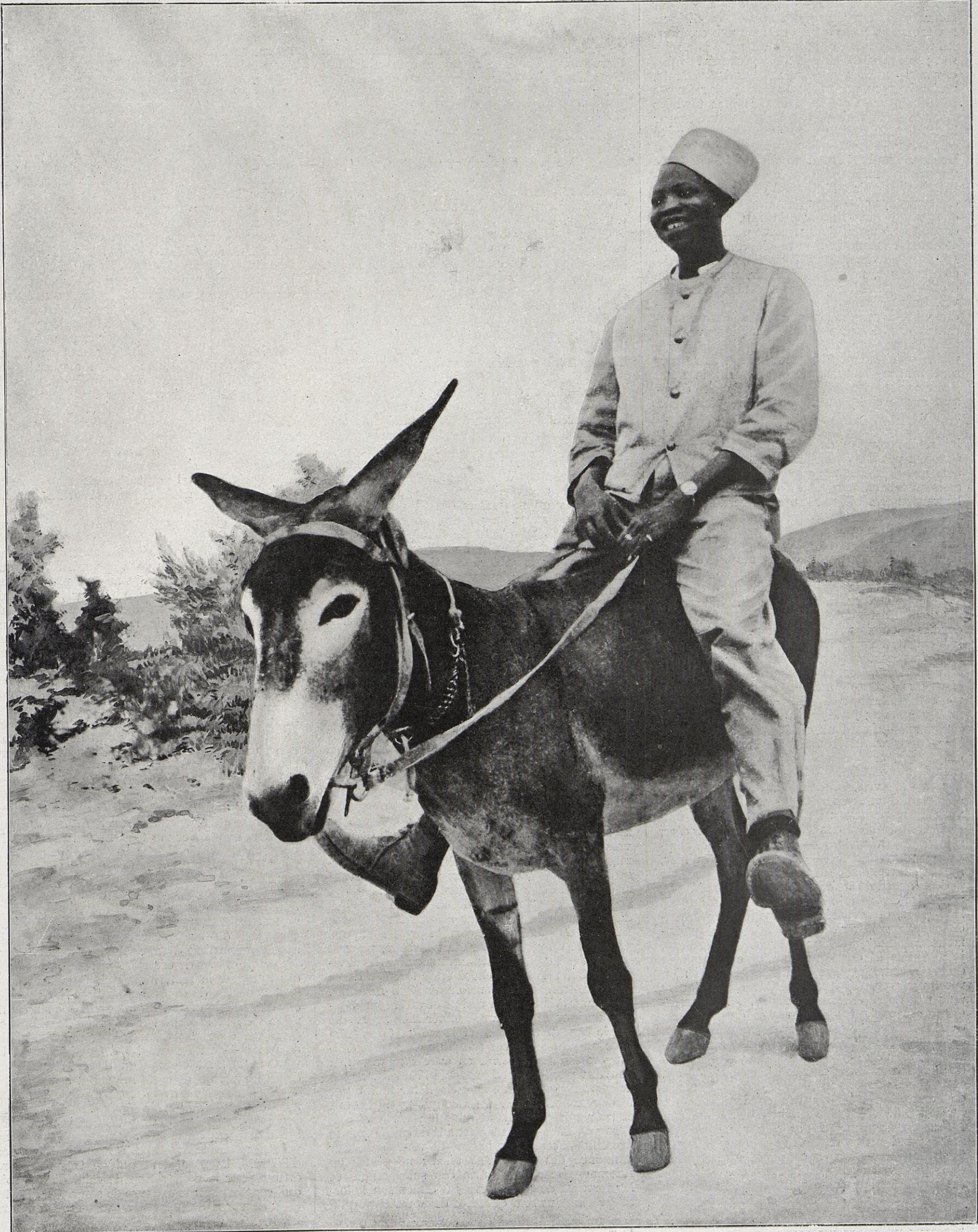
LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année. — N^o 3025.

SAMEDI 11 DÉCEMBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



NOS TROUPES NOIRES EN SERBIE. — La situation de notre armée d'Orient est, dit-on, précaire. Les pessimistes redoutent tout de l'indécision de la Grèce et de l'avance des Germano-Bulgares qui a contraint l'armée serbe à se réfugier en Albanie et au Monténégro. Nos soldats d'Afrique, eux, ont confiance, et, si l'on considère celui-ci qui parcourt, sur sa pittoresque monture, le sentier conduisant au centre de ravitaillement le plus proche, on voit bien que ce n'est pas chez les Sénégalais qu'il faut chercher les alarmistes.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

POLYPHAGIE ET BROMIDROSE

C'est en 1814, dans un village de Lorraine, un dimanche. Deux soldats prussiens, appartenant au régiment qui occupe la ville voisine, entrent dans une auberge et demandent « à manger un morceau », — la moindre chose leur suffira, ils n'ont pas grand appétit et désirent seulement se reposer en « cassant une croûte ». La tenancière de l'estaminet est seule à la maison ; son mari est absent : elle pose sur la table devant laquelle se sont installés les deux clients, un jambon cru, une miché de pain et elle retourne à sa besogne. Un quart d'heure plus tard les Allemands la réclament ; à sa grande stupeur la miché a disparu et, du jambon, il ne reste que l'os. « — Un autre morceau », fait l'un des Boches. L'aubergiste décroche de la cheminée un second jambon et sort de la huche un nouveau pain ; puis elle s'assied devant l'âtre afin de surveiller ces consommateurs émérites. Très calmes, et sans l'ombre de fanfaronnade, ils découpent, engouffrent, avalent pain et viande, comme d'autres l'eussent fait d'un échaudé. Ainsi lestés de quinze livres de porc salé, ils commandent, pour se rafraîchir, une bouteille d'eau-de-vie. L'aubergiste n'a plus d'eau-de-vie, les réquisitions ont vidé sa cave ; cependant, en cherchant bien, sur les instances pressantes des deux Prussiens, elle découvre, au fond de l'armoire, une bouteille aux trois quarts pleine qu'elle dépose sur leur table ; ils se versent tout à tour, vident rapidement la fiole, s'essuient les lèvres du revers de la main, déposent sur le comptoir un bon de réquisition et s'en vont.

Quand, le soir, son mari rentra, l'hôtelière lui rendit compte de l'incident. L'homme ne s'étonna pas des deux jambons engloutis ; mais à la mention de l'eau-de-vie, il pâlit et tomba assis sur un escabeau, prêt à s'évanouir. « — Malheureuse ! cria-t-il, nous sommes perdus ! Tu as fait boire à ces soldats une bouteille de l'eau-forte dont je m'étais servi pour graver mon nom sur la plaque de cuivre de notre grand chariot : ils n'y survivront pas ; ils sont morts à l'heure qu'il est ; on nous accusera de les avoir empoisonnés... C'est la fusillade pour nous deux ».

Le couple passa la nuit dans des transes ; à l'aube il s'attendait à voir paraître les gendarmes ennemis ; rien ne vint ; l'enquête, probablement, n'avait pas encore abouti ; la journée s'écoula sans alerte ; mais vers le soir, la femme qui, anxieuse, sortait à chaque instant pour observer la route conduisant à la ville, rentra toute tremblante : « — Les voici ! gémit-elle : ils reviennent ; je les reconnais... — Qui ? fit l'homme. — Les deux clients d'hier, ou plutôt leurs spectres... Ils vont me reprocher mon crime involontaire et m'entraîner avec eux en enfer !... » Comme elle fléchissait sur ses jambes, la porte s'ouvrit, les deux Prussiens entrèrent, saluèrent d'un sourire engageant. On ne pouvait s'y méprendre : ils n'étaient pas des fantômes, mais bien des êtres de chair et d'os, réjouis et reluisants. « — De l'eau-de-vie, commanda l'un d'eux. — De la même qu'hier, ajouta l'autre, elle était bonne... »

Cette anecdote était, au temps de mon enfance, populaire dans toute la Lorraine ; je la croyais légendaire, et inventée pour symboliser la traditionnelle goinfrerie des Boches et le phénoménal « blindage de leur palais ». Aujourd'hui, je n'ai plus de doute ; le fait qu'elle rapporte doit être parfaitement authentique et je n'en veux pour preuve que l'épisode conté l'autre jour par notre éminent confrère, M. Cunisset-Carnot, rappelant ses souvenirs de la guerre de 1870. En ce temps-là vinrent jusqu'à Pouilly, dans la Côte-d'Or, quelques fantassins allemands qui prirent possession du village ; l'un d'eux fut trouvé mort dans la grange où il logeait, et les chefs, par représailles, se saisirent du maire de l'endroit qui fut aussitôt condamné à être fusillé s'il ne désignait l'auteur de « l'attentat ». Le magistrat municipal se résignait déjà à la mort quand quelqu'un émit l'opinion qu'il serait peut-être intéressant de connaître à quel genre de trépas avait succombé le Prussien. Un major fut appelé et l'autopsie entreprise : le cadavre ne présentait aucune trace de blessure, mais le ventre, prodigieusement distendu, faisait bourrelet au-dessus des côtes. Empoisonnement

probable. Au premier coup de bistouri dans la cavité abdominale, celle-ci explosa avec bruit et l'on y trouva une matière qui fut aussitôt examinée et pesée. C'était du *lard cru* — et il y en avait onze livres ! Le maire, revenu d'une alarme si chaude, disait plus tard, en racontant la chose : « — Si ce cochon-là n'avait pas avalé tout ça sans le mâcher, il l'aurait peut-être digéré... ! »

Le docteur Bœckel, savant chirurgien de Strasbourg, a constaté scientifiquement que l'intestin des individus de la race germanique atteint un développement très supérieur à la moyenne. Est-ce aux quantités excessives de bière absorbées par les Allemands, est-ce à l'abus des aliments grossiers et gras, tels que la charcuterie de basse qualité, le fromage, les choux fermentés, dont ils font usage, qu'ils sont redevables de cette particularité ? Les savants ne s'entendent point à ce sujet ; mais ils s'accordent à reconnaître que ce régime engourdit les éliminations internes et que l'infirmité des « gros boyaux », qui en est le résultat, s'accroissant de génération en génération par l'atavisme, atteint aujourd'hui l'immense majorité des sujets du kaiser.

On a, objectera-t-on, l'intestin que l'on peut, et nul n'a qualité pour s'informer de ce qui se passe dans le ventre de son voisin. La chose, en effet, nous serait parfaitement indifférente si nous n'avions, pour le moment, grand intérêt à être renseignés sur la situation morale et la conformation physique de nos ennemis. L'intestin démesuré entraîne nécessairement la polyphagie, — c'est le terme scientifique qui désigne la goinfrerie, et voilà expliqués tout naturellement des faits qui nous paraissaient appartenir au domaine des contes d'ogres. Quand, en janvier 1871, le maître-d'hôtel du prince Frédéric-Charles, alors installé au Mans, réquisitionnait chaque jour, à la mairie, pour la table de Son Altesse composée de douze convives, 25 kilogs de jambon, 13 kilogs de saucisson, 5 douzaines d'œufs, 10 kilogs de fromage de gruyère, 6 kilogs de pruneaux, 15 kilogs de viande de veau, 20 poulets, 6 dindes, 12 canards, 5 kilogs de sucre en poudre, 40 bouteilles de bordeaux, 40 bouteilles de champagne, 6 bouteilles de madère et 3 bouteilles de liqueurs, sans compter le gibier, le poisson, le café, le lait, le pain, les épices variées, la bière et l'alcool, les Manceaux imaginaient que ce majordome peu délicat exagérerait et faisait exécuter à l'anse du panier princier une danse échevelée. Il n'en était rien : la polyphagie teutonne de l'Altesse royale et de ses onze compagnons de table justifiait ces menus colossaux ; tout y passait ; et, dans les intervalles des repas, le couvert restait mis pour ceux des convives qui se sentaient, en attendant l'heure, « un creux à l'estomac ».

Polyphagie encore le remarquable appétit avec lequel les Boches d'un détachement que le hasard de la campagne logeait dans une grande fabrique de pommade, consommèrent, en tartines ou à la cuiller, tout ce qu'ils trouvèrent de la précieuse graisse, parfumée à l'opoponax ou au jasmin, et s'en régalerent à cœur joie. Et ne supposez pas que ce soit là prouesse de pauvres hères affamés à qui la « distribution » avait manqué. Ils sont tous de même, paysans, bourgeois, doktors et généraux ; tous éprouvent le besoin de s'empiffrer outre mesure : « — Si l'on veut que je fasse de la bonne besogne, disait Bismarck, il faut me nourrir fortement ». Au mois de juillet 1914, certain professeur d'une université d'outre-Rhin s'était installé, pour la saison d'été, dans une station balnéaire des environs d'Ostende. L'hôtelière était terrifiée de ce que consommait ce pensionnaire qui affectait, d'ailleurs, l'allure d'un rêveur et d'un sentimental ; un jour elle tenta une expérience : surveillé par le trou de la serrure et laissé en tête-à-tête avec un plat garni comme pour quatre, le délicat professeur mangea à en crever ; puis, n'en pouvant plus, il prit l'un après l'autre dans ses doigts les morceaux auxquels il lui fallait par force renoncer, lécha la sauce qui en dégouttait et les remit proprement dans le plat.

Représentez-vous maintenant de quelles mines déconfites ces polyphages doivent accueillir l'annonce des jours sans viande nécessités en Allemagne par la pénurie des subsistances et les tortures de ces intestins à dimension kolossale réclamant une quantité de nourriture qu'il est désormais impossible de leur fournir. « — C'est le maître d'école allemand qui a vaincu

la France, disait, après la guerre de 1870, un psychologue de Berlin. — Vous vous trompez, c'est le *bœuf et la bière* qui nous ont donné la victoire », riposta Bismarck faisant ainsi allusion au robuste appétit et à la force physique de ses compatriotes. Aujourd'hui le *bœuf* n'est plus pour eux qu'un rêve ; ils en sont aux saucisses de concombre et au pain K.K., aliments de digestion peu réconfortante pour ces estomacs de requins.

Cette polyphagie germanique nous explique aussi la bromidrose — lisez fétidité, — qu'on pu constater, depuis un an, tous ceux, — infirmiers, soldats, surveillants des camps de prisonniers, — qui ont approché les troupes du kaiser. Le Boche sent mauvais, ceci est incontestable : sur l'odeur qu'il exhale, les opinions varient ; certains lui trouvent quelque analogie avec celle du lait tourné ; d'autres l'assimilent à la senteur du tan pourri, de la punaise écrasée, de la peau de bique mouillée ou d'un vieux baril de salaison. Là où l'on s'accorde c'est dans la constatation que cette odeur ne ressemble en rien à celle du mimosa ou de la vanille.

M. le docteur Bérillon, professeur à l'école de psychologie, a étudié ce phénomène et l'on trouvera ses savants rapports dans les *bulletins de la Société de médecine de Paris*. Les témoignages affluent de toutes parts. Il est établi dès à présent que cette puanteur n'est point due, comme on pourrait le croire, aux fatigues et aux privations de la guerre : l'Allemand au repos sent aussi mauvais que celui de la tranchée, et le civil ne le cède en rien sur ce point au militaire. Plusieurs aviateurs affirment que, lorsqu'ils volent au-dessus d'une agglomération allemande, ils en sont avertis, même à une très grande hauteur, par une odeur dont leurs narines sont désagréablement affectées. Nos officiers d'administration, chargés de classer les papiers trouvés sur les officiers prussiens faits prisonniers, ont déclaré que les lettres, carnets, billets de banque qu'ils ont eu à inventorier, sont imprégnés à un tel point de cette senteur répugnante qu'une désinfection est ordinairement nécessaire.

Le médecin-major Georges Petit, de l'ambulance n° , citait, dans l'un des plus récents fascicules de la *Chronique médicale*, ce fait probant : un soldat de la garde prussienne, évacué sur son service, et n'ayant aucune plaie suppurante mais seulement une fracture, répandait une odeur « tellement épouvantable » que, malgré leur dévouement, les infirmiers ne pouvaient séjourner dans le voisinage de son lit. Le médecin auxiliaire qui soignait le blessé « conserva cette odeur sur lui pendant toute la soirée ». C'est une odeur de terroir, une odeur de race, qui semble être, en Prusse, l'apanage des animaux aussi bien que des êtres humains. Ne sait-on pas que les lièvres allemands, malgré leur très bas prix, ne trouvent point acheteurs aux halles de Paris, en raison du fumet à la fois âcre et doux de leur chair ?

Le sujet est délicat et doit être réservé aux publications médicales dont la clientèle spéciale n'a point les susceptibilités de nos lecteurs. Qu'il suffise de conclure ici, avec M. le docteur Bérillon, que le Boche « touche évidemment à la bête ; il tient à celle-ci par l'odeur caractéristique et forte qu'il dégage » ; il y tient aussi par bien d'autres liens, et pour preuve on en peut donner que le passage de l'invasion des barbares à travers l'Europe aura été marqué, non seulement par une traînée de tueries, de carnages, de brutalités et d'incendies, mais aussi par une piste d'immondices et de puanteur.

Sur les causes de cette bromidrose, nos poilus, qui ignorent le mot, mais qui, tous les jours, sont à portée de constater la chose, nos poilus ont leur opinion faite. Ils « fleurent », à six cents mètres de la tranchée, le cadavre d'un Boche, demeuré, entre les deux fronts, parmi les fils de fer. « — Ca fouette ! » disent-ils quand le vent donne. Et comme on demandait à l'un d'eux les raisons de cette infection, il répondit : « — On les sent de loin, c'est parce qu'ils ne mangent que de la cochonnerie ».

C'est là peut-être le vrai diagnostic ; toujours est-il que nos braves soldats ne s'y trompent point et, s'ils avaient le temps de s'occuper d'histoire, ils n'auraient qu'une très médiocre estime pour la pénétration de celui de nos rois qui, contemplant le cadavre de son rival, disait : « — Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon ! »

G. LENOTRE.

L'ATTITUDE DE LA GRÈCE

M. Denys Cochin nous est revenu content, si l'on en juge par ce qu'il a laissé transpirer des résultats de sa mission, en le confiant à des journalistes romains qui ont été admis à l'interviewer à son passage dans la Ville Éternelle.

Le roi Constantin lui a fait le plus bienveillant accueil, l'a convié par deux fois à sa table et lui a accordé deux audiences au cours desquelles il lui a tenu des propos du genre de ceux dont le bon La Fontaine nous avait régales dans une de ses plus ingénieuses fables, en faisant dire à la chauve-souris :

« Moi, souris... Des méchants vous ont dit ces nouvelles. Je suis oiseau ; voyez mes ailes. »

Oui, Sa Majesté a tenu à se laver devant notre ministre, de cette réputation de germanophilie que lui vaut sa fâcheuse parenté avec le kaiser. Il s'est même évertué à le convaincre que, bien que Danois d'origine, et de parenté tudesque, il était grec, on ne peut plus ; au moins autant qu'Épaminondas ; mais que, moins belliqueux que le vainqueur de Leuctres et de Mantinée, son plus cher désir était d'épargner à ses fidèles sujets le fléau de la guerre. Et notre représentant charmé d'une déclaration aussi rassurante, l'a été bien davantage de la bonne grâce de la reine Sophie, — la propre sœur de Guillaume II, laquelle se bornait à paraître un peu lointaine, si la conversation tournait à l'éloge de nos vaillantes troupes.

On conte que lorsqu'elle venait faire sa cour à Versailles, pour un simple regard du Roy ou pour la parole la plus banale à son adresse, la spirituelle marquise de Sévigné se retirait ravie et ne manquait pas de proclamer que Louis XIV était le plus grand souverain de l'univers, et que ses mérites étaient encore bien au-dessus de ce qu'on en publiait. N'est-ce pas ce qui arrive à notre envoyé spécial diplomatique, lorsque nous le voyons si satisfait de la façon dont il a été reçu au Palais-Royal d'Athènes par le souverain dont on a dit que M. Vénizelos était le seul grec qui n'ait pu réussir à retourner le roi ? A le voir si content, il faut croire que M. Cochin se flatte d'avoir réussi, là où le ministre patriote avait échoué.

Du moins, sa mission lui aura-t-elle valu un surnom assez plaisant et qui vaut d'être noté pour l'histoire anecdotique. Depuis son retour, dans les salons parisiens, on ne l'appelle plus que « le Bel Hellène ».

En attendant, depuis sa démarche, la situation ne s'est point modifiée, et si l'on s'en rapporte à quelques lignes d'un journal italien, l'attitude de la Grèce apparaît de plus en plus ambiguë. Voici ce qu'on lit, à ce sujet, dans *L'Idea Nazionale* :

« Si la Grèce ne s'est pas encore déclarée ouvertement contre nous, c'est seulement parce qu'elle attend que le moment soit plus favorable. S'attarder encore aux flatteries en se prêtant à son jeu dilatoire, serait de la part de la Quadruple-Entente assurer à la Grèce l'impunité et l'encourager à la trahison ».

D'après cela, notre honorable représentant n'aurait plus lieu de croire à la sincérité de l'accueil, en apparence si cordial, du beau-frère de l'empereur allemand.

Le jeu de ce souverain étranger à son peuple, et en flagrant désaccord avec lui, est, du reste, bien connu maintenant et, depuis l'origine du conflit, ce qu'il a voulu et ce qui l'a servi, c'est de gagner du temps, nous bernant, tour à tour, avec des paroles évasives, alternant avec un mutisme déconcertant. C'est ce que nous ne pouvons et ne devons plus supporter davantage en tolérant que ces énervantes tergiversations se prolongent désormais. Si, jusqu'à présent, nous avons épuisé la ressource des négociations diplomatiques en espérant qu'elles amèneraient le résultat que nous sommes en droit d'exiger, il n'est que temps d'employer d'autres arguments, et d'obtenir enfin les indispensables assurances de garanties dont nous avons besoin pour la sécurité de notre corps expéditionnaire.

C'est fort bien de déclarer hautement que coûte que coûte, nous sommes résolus à ne point abandonner Salonique, mais cela ne peut avoir de portée que si nous nous mettons sans tarder en mesure de tenir cet engagement. Et pour cela le concours des forces alliées est absolument indispensable.

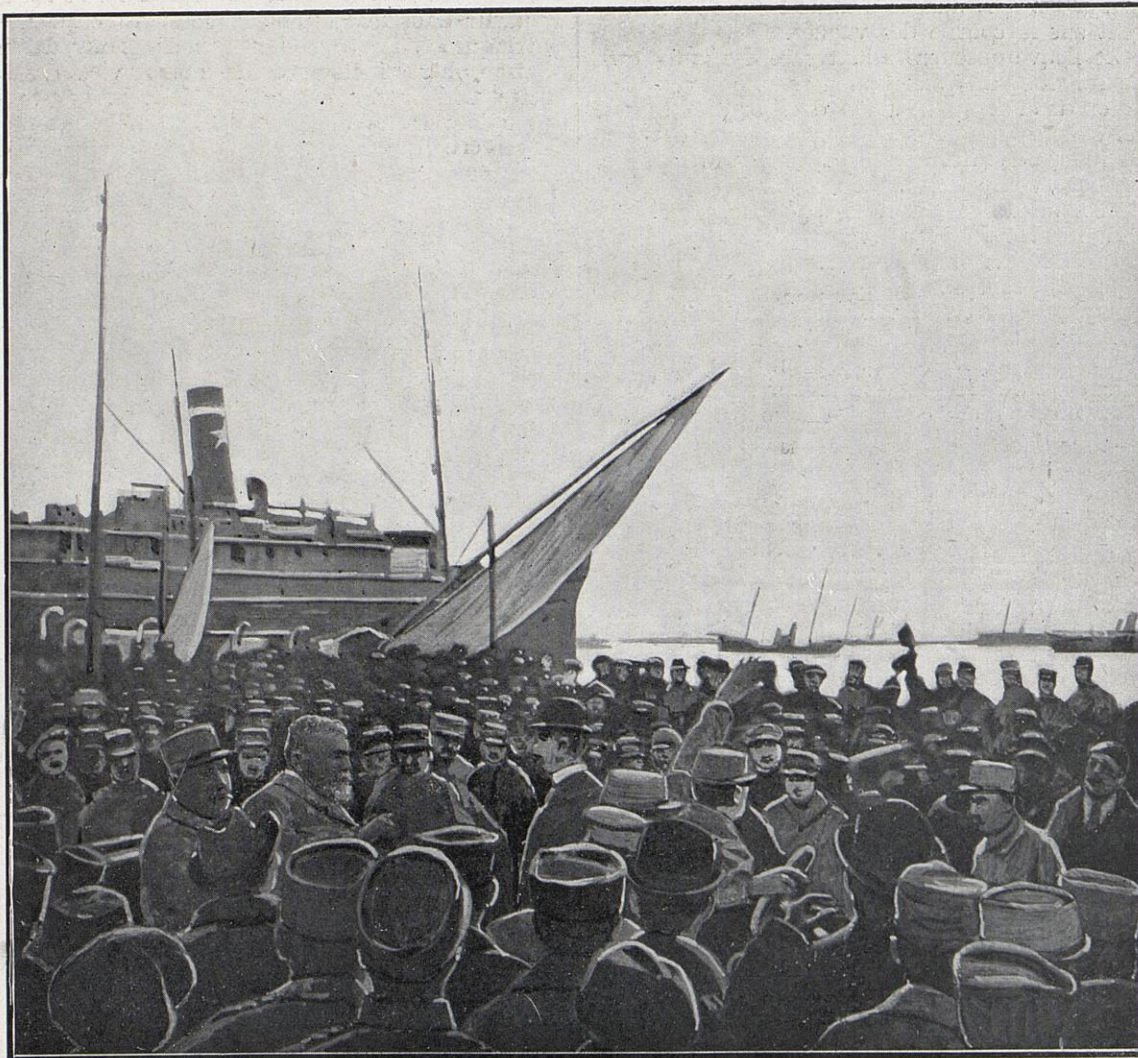
D'ores et déjà nous avons pris des mesures de pression qui pourront donner à réfléchir au roi et l'amener enfin à tenir ses engagements, lorsque nous empêcherons de sortir de leurs ports les navires chargés de denrées alimentaires à destination de la Grèce.

C'est avec regret, certes, que l'Entente a pris ce parti, puisqu'il inflige au peuple hellène pour lequel nous gardons toujours la sympathie que l'on conserve à ceux que l'on a obligés, des souffrances que nous aurions voulu lui épargner. Nous avons dû pourtant faire céder tout scrupule, lorsque la situation militaire des troupes alliées à Salonique nous imposait d'en garantir la sécurité par des moyens que nous aurions voulu éviter.

P. DE C.



M. Denys Cochin, ministre d'Etat, parcourt Salonique, acclamé par la foule qui se presse sur le passage de son automobile.



M. Denys Cochin débarque à Salonique, et y est reçu avec un chaleureux enthousiasme par la population grecque.

JOURS DE GUERRE

LUNDI. — Dès la nuit tombée, cette nuit qui, si rapidement, envahit l'atmosphère de décembre, la métamorphose de Paris s'opère. Sur un des ponts de la Seine, entre la Concorde et le Châtelet, c'est là qu'on en peut mieux saisir la brusque transformation. Plus rien de précis ne subsiste de ces cordons lumineux auxquels nous étions accoutumés, de cette sorte de géométrie assez agaçante qui délimite à nos regards chaque rive, l'embouchure de chaque rue sur le quai et, par sa régularité, empêche le passant, s'il n'est ni trop pressé, ni trop absorbé, de goûter le moindre imprévu, la plus vague sensation de rêve, d'au-delà, de voyage, et cet inconnu que la nuit verse au monde... Chaque réverbère, chaque kiosque est là, pareil à une sorte de factionnaire de la "réalité", mis en veilleuse.

La guerre, brusquement, un soir de la fin d'août 1914, bouleversa ce que n'avait modifié qu'une fois, pendant quelques jours, la fameuse inondation de 1910. Les rives de la Seine, subitement désouillées de leur piqûre de becs de gaz, s'élargirent, s'enfoncèrent dans le mystère des grands crépuscules, comme au sortir des continents dans la masse confuse des mers. D'un quai, nous pûmes faire ce rêve, bien des fois, que les lueurs disséminées dans la brume, sur l'autre berge, étaient les feux de quelque flottille à l'ancre dans un grand port. Et cette phrase de Barrès nous revenait à la mémoire : « C'est peu vivre de ne faire qu'un personnage... » Boutade qui peut s'appliquer aussi bien à une cité qu'à un homme...

C'est un constant prodige de voir en quelle négligence les Parisiens tiennent les spectacles qui ne leur sont point annoncés par la voie des journaux. Ils leur faut des affiches sur les murs, des publicités d'une qualité excessive et douteuse, pour les faire se précipiter vers les guichets d'un établissement. Mais, ce qui est à tous, qui ne s'annonce point, qui ne nécessite aucun débours, leur paraît rarement valoir de s'y intéresser.

Ce soir, vers sept heures, dans l'espèce de somptueux et magique désordre qu'offrent les quais, sous un ciel bas, une lointaine mais immense projection envoie par à-coups des reflets, des ondulations qui se propagent, courent à fleur de nuages comme les irisations du vent sur la courbe des vagues.

Le fleuve obscur; les lanternes des autos qui filent le long du quai; les fenêtres non aveuglées de ci, de là et au Pavillon de Flore, les stores verts épais qui laissent quand même deviner les lueurs des bureaux occupés par l'Emprunt national, composent, avec une surprenante harmonie, un de ces spectacles que les gens pour l'admirer iraient s'écraser aux portes du cinéma qui serait parvenu à le fixer.

Je suis seul sur le pont. A son extrémité quelques passants et véhicules gagnent la gare d'Orsay. Et, certainement, ils maudissent ces mouvantes et féériques pénombres que nous valent la guerre, et qui les privent de voir l'heure aux deux cadrans disproportionnés et hideux, dont on ne peut plus allumer les réflecteurs.

* * *

MARDI. — Un jeune homme est assis sur un fauteuil... C'est un très jeune homme, peut-être vingt-trois ans, avec cette élégance qui s'observe qu'on ne trouve que chez ceux qui possèdent, sur le chapitre de la mise, comme sur tant d'autres, encore bien des illusions. Le monocle, la façon de rejeter et de coller les cheveux en arrière, le mouchoir, les boutons de manchettes dénotent le dandy...

Auprès de lui, les jeunes femmes s'empresent et des jeunes gens qui sortent à peine de l'adolescence font un cercle étroit. Voilà bien des frais pour un visiteur que sa situation ni son âge ne semblent désigner à de si particulières attentions, sinon pour son agréable visage.

Une nouvelle venue entre. Les hommes se lèvent, notre élégant fait de même, en s'aidant d'une canne que nous n'avions pas aperçue, posée près de lui, contre le dossier de son siège. Pendant qu'il se lève, une petite ligne jaune, une lueur, moins que rien, la clarté d'un ruban étroit comme un fil, se devine à la boutonnière de son veston. Il a mis la main gauche à la poche

du pantalon et l'oreille surprend un petit dé clic, un *clac* métallique, quasi insaisissable au milieu des conversations qui emplissent la pièce...

— Mon ami... Mon cher ami... Mon pauvre ami... Votre jambe?... Souffrez-vous?... Ne souffrez-vous pas?...

Et lui, dit : — Ma jambe américaine... Ma jambe qui est à réparer... Celle d'aujourd'hui, c'était ma « première jambe... » etc... sur un ton de simplicité parfaite, de naturel absolu...

Les oreilles gardent l'empreinte de ce petit bruit sec surpris lorsque le mutilé s'est levé.

Une mère, après avoir regardé l'amputé porte les yeux sur son fils qui est de la classe 17 et doit partir le 5 janvier. Le futur soldat, lui, n'est pas détourné de son devoir par le voisinage de cet ami dont la canne inséparable évoque la mutilation. Au contraire, il en est attiré. Il envie la place que tient dans ce fauteuil ce jeune homme, l'espèce d'auréole qu'il voit luire autour de son front le fascine. Il caresse des yeux le ruban jaune liseré de vert...

Ces jeunes gens de dix-huit ans, après un an et demi bientôt de guerre, sont magnifiques à observer pour leur fièvre à vouloir partir... Peut-être un jour, lointain encore, l'historien philosophe auquel il appartiendra de fixer, de résumer le premier les phases de cette guerre et d'en tirer la morale sera-t-il amené à se réjouir pour la France qu'elle ait eu lieu, en considérant la connaissance de soi qu'elle aura donnée à tant d'individus, le réveil de leur énergie, de leurs admirables qualités qui menaçaient de ne jamais trouver l'occasion de se révéler.

De quel regard embrasser une réunion où l'on trouve un jeune homme qui n'eût peut-être offert qu'une copie déformée, très effacée, de Brummel, devenu le frère d'un de ces soldats de la Grande Armée qui ne nous paraissent point devoir être égalés; où le front des mères de trente-huit ans cache des préoccupations d'héroïnes lacédémoniennes...; où l'on voit entrer un jeune lieutenant dont le visage pâle, la minceur, l'élégance fatiguée évoquaient les soirées de chez Maxim's les moins recommandables, cette « fête » de Montmartre, dont la seule pensée suffit à nous écœurer, et qui vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur pour avoir, du haut de son avion, fait couler un sous-marin... Où cet autre, également plus connu pour son existence sans but, arrive des Dardanelles, en congé de convalescence et veut repartir dans la Légion étrangère parce qu'elle « trinque »... Tout ceci dans le cadre d'hier, dans l'atmosphère inchangée de notre vie, dans cette tiédeur des calorifères, dans la lumière tamisée par les abat-jour à cette époque de décembre qui met une nuance particulière aux rapports, dans l'approche de la fin de l'année. Etrange et magnifique époque, qui ne laisse plus de place à l'homme, à la femme inutiles, où le repos est toujours gagné, où certaines de ces femmes que nous voyons sourire, arrivent d'un hôpital où leur temps se passe au chevet des blessés... Fin d'année installée dans la guerre, bien différente déjà de celle de l'an passé, qui haletait encore de l'imminence du cataclysme conjuré... et si peu ressemblante aussi, de celles, plus lointaines...

* * *

JEUDI. — Un immense atelier, au sommet d'un petit hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, élue par M. Paul Bourget, l'une des plus calmes de Paris, avec ses demeures encore environnées de jardins. L'atelier est habité par un Espagnol ou, plutôt, un Catalan, de Paris, M. José-Maria Sert, le peintre le plus épris de décoration qui soit, uniquement préoccupé de vêtir les parois et les plafonds de salons, de halls ou de cathédrales, d'une parure dont les colorations, les arabesques de nu, les motifs choisis, les pensées exprimées offriront à l'esprit un permanent exemple, une sorte d'agréable excitation. Les anciens y visaient lorsqu'ils commencèrent à substituer à la froide nudité des murs, des compositions chargées de perpétuer des légendes héroïques, des mythes tout parfumés de poésie et de jeunesse. Ils peuplaient ainsi la banalité des jours, d'un monde dont la facticité empiète si bien sur le réel qu'il en est grandi, magnifié et oblige ceux qui vivent devant telle ou telle fresque à ne pas se montrer trop différents des modèles qu'ils ont sous les yeux.

M. Sert n'est pas un peintre de chevalet. Ce genre, d'ailleurs, n'aurait guère perdu à demeurer exclusivement la propriété des Hollandais du temps de Van der Meer, Pieter de Hooch, Terburg, Téniers, Ostade, etc... Nous en sommes arrivés là aux extrêmes limites de la surproduction, de la fadeur, de l'inutilité et de l'encombrement. La décoration a opéré depuis vingt-cinq ans une sorte de renaissance à laquelle Puvis ouvrit portes et fenêtres toutes grandes. Espérons que la guerre, qui aura élargi les horizons, crevé tant de cloisons, reculé plus loin et à jamais dans le passé, tant de barrières et de modes, donnera à l'art du peintre d'autres surfaces à couvrir que celles de ces quelques centimètres de toile, que de prétendus gens de goût échelonneront les unes par-dessus les autres, de la plinthe à la corniche de leurs appartements, comme un philatéliste fait des timbres de sa collection sur les pages de son album.

Les décorations de Sert ont cet attrait particulier qu'elles sont les premières qu'il nous soit donné de voir que la guerre ait inspirées. Le talent des artistes véritables se reconnaît à leur façon de transposer les faits dans un domaine tout autre que celui de la stricte vérité, de les imaginer pour nous selon leur fantaisie, comme ont fait les maîtres. Titien, Véronèse, Tintoretto, Rubens, Tiepolo, nous ont offert des Annonciations dans des palais de marbre, des Adorations des Rois Mages d'une somptuosité qui défie toute exactitude, mais que nous avons toujours préférées pour les effets, la partie décorative, les préciosités qu'ils en ont tirées, à tout ce que le naturalisme seul, le document précis pouvaient leur offrir.

Les décorations de Sert appartiennent, la première à lady Rippon, l'une des femmes de l'aristocratie anglaise qui aient fait le plus pour les artistes contemporains, l'autre à un Américain fixé aux environs de Barcelone, au bord de la Méditerranée, dans l'un des sites les plus bleus du monde.

La décoration destinée à un salon de Londres est entièrement peinte dans des tons noirs et gris sur des fonds argentés. Imaginez les personnages les plus animés d'un des cartons de Huet pour les premières toiles d'Oberkampff, groupés avec une fantaisie endiablée, dans des costumes de conte oriental et symbolisant tous la lutte qui se joue actuellement, nous montrant certains neutres balkaniques dansant sur une poutre par-dessus l'abîme et, dans une cage, l'aigle prussien que viennent narguer l'ours de Russie, le léopard anglais et le coq gaulois. C'est une sorte de série de fables brossées d'un pinceau extraordinairement habile et qui constitue par la richesse de sa matière un « fond » devant lequel toute œuvre d'art prendra un grand relief.

La série de cinq panneaux destinés à l'ermitage méditerranéen est d'un autre ordre : nous y voyons, sur la première toile, toutes les cloches des Flandres et du Nord emportées dans une nuée bouleversée, sonner l'alarme. Une France solide renverse sur l'airain la Germanie brandissant un marteau et l'étrangle. Dans le ciel, au-dessus des campagnes françaises, les génies immortels clament l'appel aux armes, tandis que devant le vieux clocher de l'église la mère baise au front son fils qui va rejoindre l'armée et que le riche arme le pauvre, etc...

Toutes ces compositions ont une partie ailée, l'autre terrestre; c'est le ciel qui est prépondérant sur chacune. Vient la victoire de la Marne. Sous un dais, Jeanne d'Arc, sainte Geneviève, saint Louis, se transportent, avec cette allégresse que montraient les anges de Tiepolo emportant la maison de la Vierge à Nazareth, au plafond des Scalzi, récemment détruit par un avion autrichien. Sur un pont de la Marne passent les petits taxis envoyés par le général Galliéni au secours de l'armée en retraite...

La place me manque pour traduire l'impression causée par ces toiles, les premières, encore une fois, que la guerre ait inspirées et qui sortent si brillamment du genre « militaire », lequel ne s'est jamais très bien accommodé de la légende et du symbole. Sans doute, nous verrons un jour, au premier Salon, bien des tableaux sur la guerre. Ces décorations de M. Sert, par leur originalité, ne s'oublieront point.

ALBERT FLAMENT.

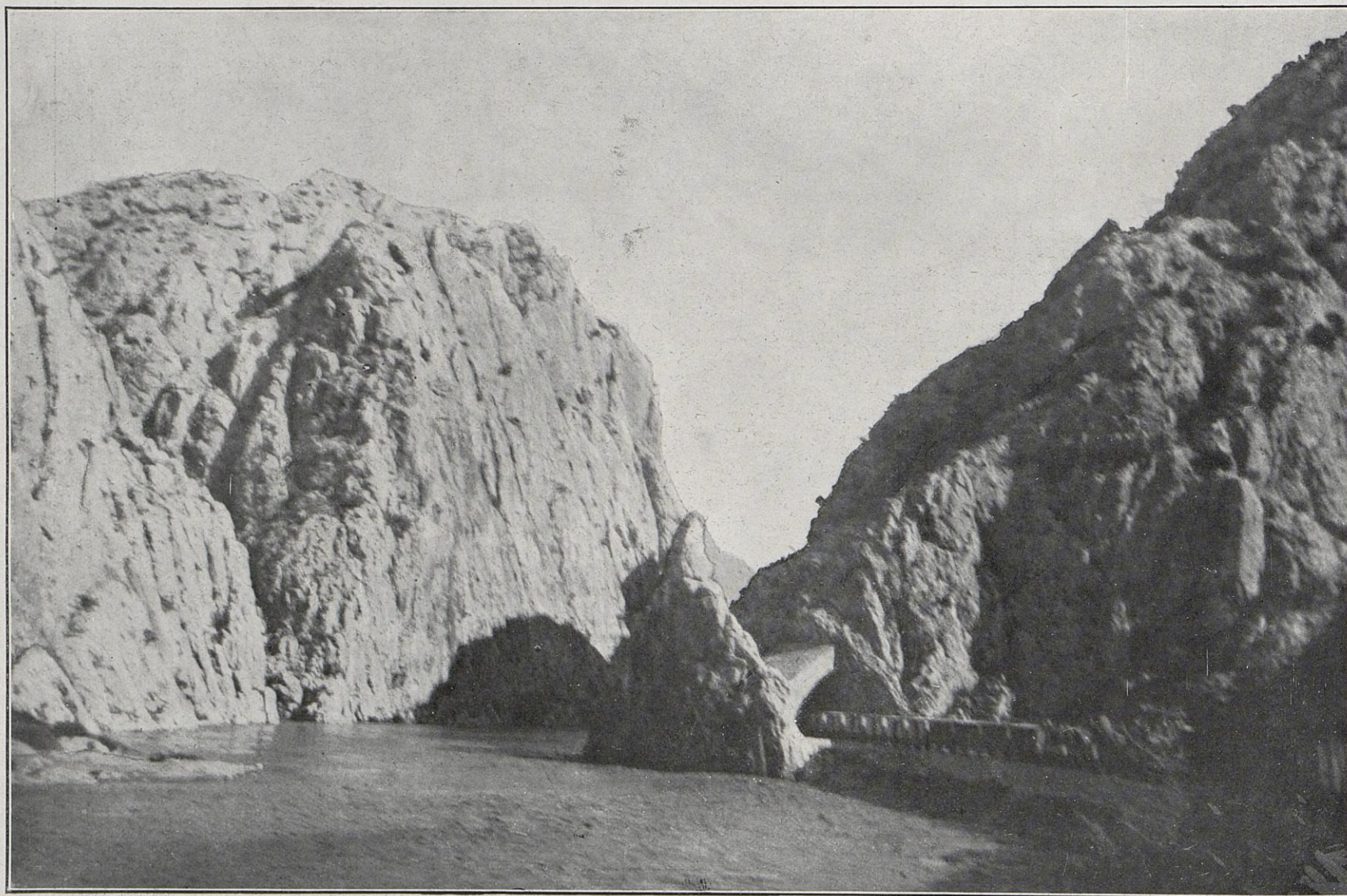
(Reproduction et traduction réservées)



UNE PATROUILLE DE CAVALERIE. — Confondue avec les fantassins dans les tranchées, la cavalerie a peu fait parler d'elle depuis le mois de septembre 1914. Elle a reparu dans les combats de Champagne au mois de septembre dernier et y a accompli de splendides exploits. C'est près de Tahure que l'on a pu photographier cette petite reconnaissance dont la bonne tenue et la belle allure mélangent une note d'élégance héroïque et calme, à la Meissonnier, au tableau maintenant accoutumé de la guerre souterraine, dans la boue et les ruines.



EN SERBIE. — Morena dans la vallée du Vardar : sur la colline le camp d'un régiment de chasseurs.

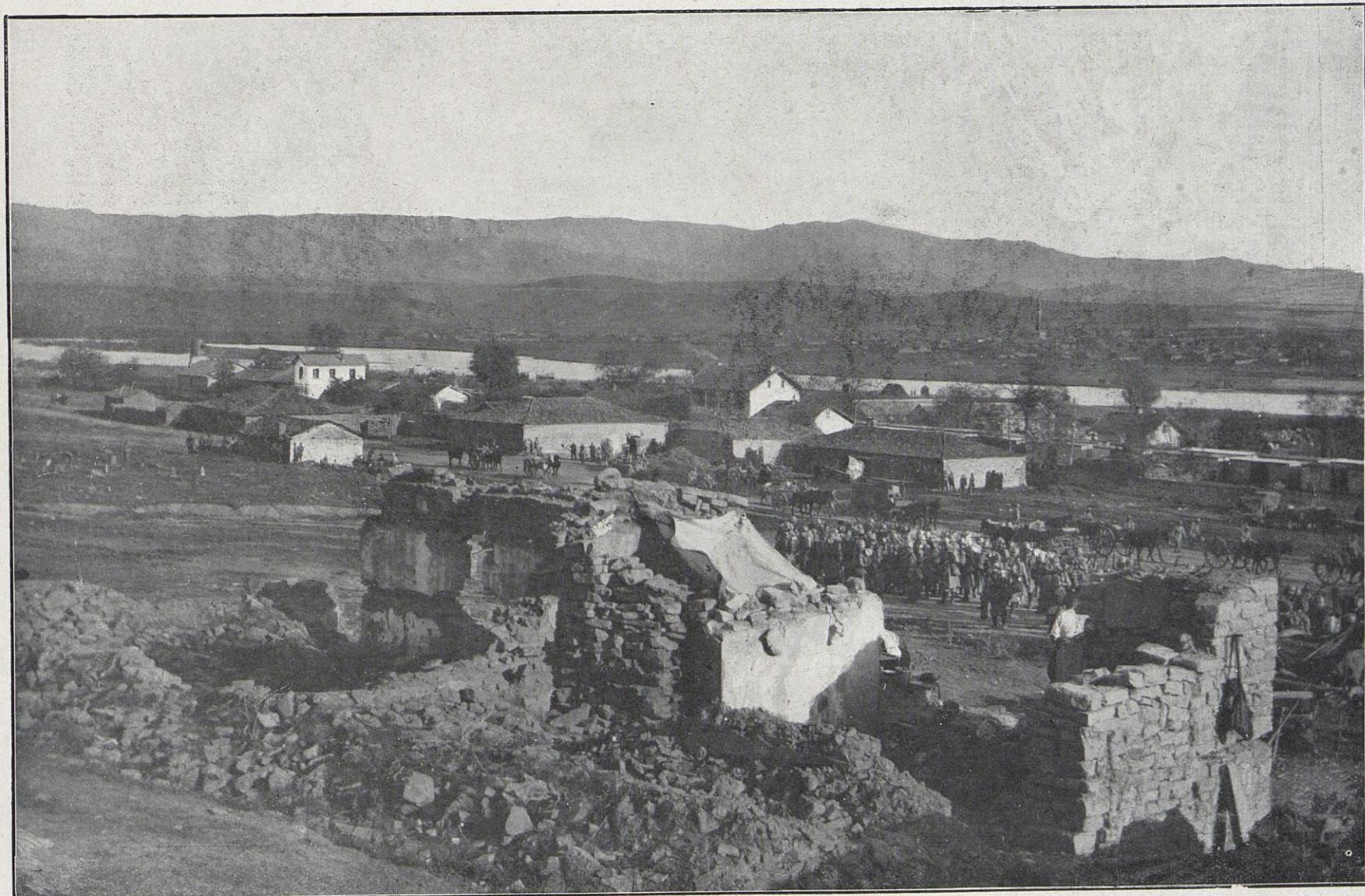


EN SERBIE. — Le long du Vardar : les gorges de Basaja près de Demir-Kapou.
LES ÉVÉNEMENTS BALKANIQUES

[Photos Marcel MEYS]



DANS LA VALLÉE DU VARDAR. — L'arrivée à Stroumitza-station du train qui y mena le ...^e chasseurs à pied.



[Photos Marcel MEYS]

DANS LA VALLÉE DU VARDAR. — Krivolak, après le bombardement des Bulgares; au centre le mont Arkangel, but de l'offensive française.
LES ÉVÉNEMENTS BALKANIQUES



LE THÉ DU GÉNÉRAL JOFFRE

(Agrandissement d'un cliché 6 1/2 x 9)

C'est sur un plateau où, pour une fois, la rafale des obus s'est apaisée devant la rafale de neige; le généralissime et quelques-uns de ses collaborateurs les plus directs, en tournée d'inspection, ont rencontré un de ces convois de cuisines roulantes qui portent à nos soldats jusque sur le front des breuvages chauds si hautement appréciés par ces premiers jours d'hiver. Le généralissime offre à ses compagnons un thé improvisé et cette scène, dans le paysage désolé, est d'une grandeur simple et merveilleusement suggestive.

LES BALKANS

Plus que jamais l'attention, on peut le dire, du monde entier se tourne vers cette péninsule balkanique, presque aussi mystérieuse au fond, aussi mal connue tout au moins que le centre de l'Afrique. On sent que probablement, presque certainement pourrait-on dire, le sort du monde va se jouer en ce pays rude, montagneux, peu accessible, et encore moins accueillant.

On sait d'autre part que c'est de là qu'est partie l'étincelle qui a mis le feu à l'Europe entière. C'est à propos d'un pays balkanique, c'est à cause des convoitises balkaniques de l'Autriche que des hommes se battent, que des ruines s'accumulent, que des mères pleurent, que des enfants sont orphelins sur la surface du monde entier. C'est certainement le moment d'essayer de faire connaître ce pays, d'en déterminer rapidement l'importance, d'en mettre en lumière le caractère spécial et l'originalité.

Le public est d'ailleurs excusable de ne pas connaître très bien la fameuse péninsule. On peut dire à sa décharge que ceux qui par profession devraient avoir des vues plus claires et des notions plus précises, les diplomates, les politiciens, les hommes d'Etat, ne sont guère mieux renseignés. On l'a vu de reste à certaines méprises de la politique générale suivie en ces temps derniers par les Alliés et aux déceptions que leur diplomatie a éprouvées et dont nous portons tous en ce moment assez lourdement le poids.

Il ne s'en faut guère étonner, encore moins indigner. La péninsule balkanique est en effet au cœur de l'Europe une des énigmes les plus redoutables, les plus difficiles à débrouiller. C'est comme une épine en pleine chair provoquant inflammation et abcès.

Cela tient et à sa constitution physique et au mélange des races qui l'habitent. La péninsule balkanique en effet, à prendre le mot au sens le plus étendu, comprend toute cette partie de l'Europe qui, bornée au nord par le cours de la Save et du Danube, puis par les frontières de la Roumanie, s'étend entre la Mer Adriatique à l'ouest et l'Égée à l'est. C'est un pays rude, montagneux pour une grande partie, d'accès difficile. Le rail commence seulement à s'y introduire, et à vrai dire il l'effleure plus qu'il ne le pénètre. Le fameux transbalkanique n'est pas encore près d'être construit. Les routes y sont rares, elles sont généralement mauvaises, mal entretenues. La plus grande partie ne se peut parcourir qu'à dos de cheval ou de mulet. Il y a eu depuis que la domination turque a commencé de reculer et de se replier vers l'Orient, des progrès considérables qui ont été réalisés. La Serbie, la Bulgarie, la Roumanie se sont ouvertes à la vie économique : la Grèce est sortie de la torpeur séculaire où le joug ottoman l'avait plongée. Mais que de choses restent à faire ! Que de terres incultes ! Que de richesses inexploitées !

Ce pays a d'ailleurs été de temps immémorial un champ de bataille. Les conquérants venus de l'Orient s'y sont répandus semant sur leur passage la ruine et la mort. La guerre a été longtemps l'état normal du pays. Au sein même de la paix, grâce aux haines de race et de religion, la guerre s'y continuait sourdement, de village à village, et parfois dans le même village de famille à famille et de maison à maison. C'est d'ailleurs le point de rencontre de l'Orient et de l'Occident : c'est la voie de traverse par laquelle on atteint cet Orient — lointain encore — où on sait que sommeillent des richesses et qui excite toutes les convoitises européennes.

Par un singulier retour des choses, malgré l'élargissement du domaine offert à l'activité humaine, on en revient, comme poussé par une force instinctive, au premier berceau de nos civilisations. S'ouvrir la route vers l'Asie-Mineure, vers la Mésopotamie, s'assurer des communications avec Mossoul et Bagdad, revenir vers les pays qui virent s'élever et Babylone et Ninive, devient le but des politiques européennes de notre XX^e siècle et la Méditerranée retrouve toute l'importance qu'elle avait au temps où elle était la seule mer du globe où pouvaient se hasarder les timides galères de l'antiquité.

Tout cela donne à la péninsule balkanique une valeur grandissante : elle devient la clef de l'Orient lui-même.

Si la constitution physique du sol est à certains égards un obstacle à la diffusion de la vie économique dans une notable partie de la péninsule, le mélange des races qui y vivent côte à côte, les haines profondes, séculaires qui les divisent, leurs ambitions contraires n'offrent pas moins de difficultés, en même temps qu'elles fourmillent aux intrigues des grandes nations un terrain admirablement préparé.

Il y a en effet dans les Balkans des Slaves du sud ou Jougo-Slaves qui doivent y avoir très probablement la majorité. La plus grande partie de ces Jougo-Slaves sont encore sous la domination soit de l'Autriche soit de la Hongrie ; les Croates, les Dalmates, les Illyriens, les Bosniaques ; les autres forment les deux royaumes de Serbie et

de Monténégro. Les Bulgares appartiennent à une autre race. Sont-ils Slaves ? On en peut douter : ils semblent plutôt des Slavisés que des Slaves proprement dits.

Tout au nord, les Roumains descendant des vieux colons romains revendiquent avec une fierté qu'il faut reconnaître leur titre de représentants très authentiques de la race latine. Au sud on rencontre l'élément grec qui s'étend le long des côtes jusqu'en Thrace d'où la brutalité turque cherche à le chasser, et enfin à l'ouest s'étend la race mystérieuse des Albanais, race encore sauvage, peu intéressante somme toute, qui a ses qualités guerrières et aussi une certaine fidélité traditionnelle au maître qu'elle s'est donnée, mais joint à cela une duplicité, une fourberie, des instincts de vol et de déprédations, un esprit de basse intrigue qui la rendent particulièrement dangereuse. C'est le seul groupe ethnique qui ne soit pas fortifié par le lien d'une religion unique et nationale : il y a des Albanais catholiques, des Albanais orthodoxes et des Albanais musulmans. La langue seule réunit tous ces clans, tous ces villages indépendants qui ne reconnaissent guère d'autre autorité que celle du chef du village, qui, à ses moments perdus, est volontiers chef de bande. Enfin un peu partout est disséminé ce qui reste de Turcs attachés au sol comme propriétaires ou comme paysans.

De toute la péninsule balkanique la partie la plus caractéristique, celle qui en forme en quelque sorte le cœur, la plus curieuse au point de vue du mélange des races et du conflit des convoitises est certainement la Macédoine.

La Macédoine est contenue à peu près tout entière dans cette vallée du Vardar qui pourrait être si admirablement fertile et qui reste presque inculte par la faute des hommes et des choses. Elle souffre en effet plus que pays au monde des rivalités de race, des luttes de religion : la paix est une chose inconnue, on peut le dire, dans ce pays qui s'étend de Koumanovo à Salonique, Salonique, la ville convoitée, comme on l'appellait si justement dans un livre récemment paru.

C'est à propos de la Macédoine qu'on a vu les idées de l'Europe s'égarer le plus facilement. Il faudrait pourtant comprendre qu'il y a des pays où les théories les mieux établies n'ont plus cours. Certes, le principe du maintien des nationalités est éminemment respectable, mais pour maintenir des nationalités, il faut que ces nationalités existent : or en Macédoine il n'y a pas de nationalité. Il y a des races juxtaposées, vivant les unes auprès des autres, sans qu'il soit possible de songer à tracer entre elles une frontière quelconque, tant elles se pénètrent capricieusement, au hasard des établissements traditionnels. Certes les Bulgares savaient ce qu'ils faisaient, quand ils allaient répétant : « La Macédoine, c'est notre Alsace-Lorraine ». Ils n'ignoraient pas que l'argument nous irait au cœur. Le malheur c'est que ce qu'ils disaient était faux. La Macédoine, n'est pas leur Alsace-Lorraine, elle est l'Alsace-Lorraine de tous les Balkaniques, des Serbes, des Grecs, des Turcs, des Bulgares. Les Macédoniens sont pas bulgares ; ils sont, suivant les hasards de leur naissance et de leur origine, Bulgares, Serbes, Grecs, Turcs ou Koutzouvalaques. Si les Bulgares ont plus de droits que les autres sur la Macédoine, ce ne peut être que parce qu'ils y ont répandu plus de sang innocent, fait éclater plus de bombes incendiaires, fait régner plus que les autres la terreur. La Bulgarie n'a d'autres droits sur la Macédoine que ceux qu'elle tient de la sauvagerie de ses comitatdjis.

On ne semble pas l'avoir suffisamment compris en Europe et on paraît avoir pris au sérieux des revendications que la Bulgarie, si on lui avait tenu le langage qui convenait, n'aurait pas elle-même poussées jusqu'au bout. Qui ne sait que le principe du bazarlick oriental — bazarlick est un mot intraduisible dont le vocable français marchandage ne donne qu'une faible idée — c'est de demander tout, plus que tout, s'il est possible, pour accepter en fin de compte toute transaction honnête ?

On a paru prêter aux demandes de la Bulgarie une oreille complaisante : elle a vu sa chance ; elle l'a poussée et pendant ce temps les événements ont marché et l'ont amenée au point où elle est.

Elle n'y serait peut-être point si on avait reconnu tout de suite que les exigences bulgares étaient telles qu'on ne pouvait leur donner satisfaction et si on lui avait montré qu'on était décidé à faire du côté de l'Entente l'union balkanique — union à quatre, si la Bulgarie voulait montrer quelque raison dans ses revendications, union à trois, si la Bulgarie se montrait irréductible. A causer trop longtemps avec le Bulgare dont le caractère obstiné, têtu, en même temps que madré et retors est bien connu de tous ceux qui ont vécu en Orient, on l'a d'abord enraciné dans ses prétentions, on a alarmé et énervé les Serbes ; on a froissé les Grecs et par voie de conséquence on s'est affaibli aux yeux de la Roumanie.

Il est inutile de récriminer : il n'y a qu'à constater et à réparer. C'est au fond une faute psychologique autant qu'une faute politique.

Quand on connaît tant soit peu les Bulgares, on sait que le sentiment le plus enraciné au profond de leur âme, c'est la haine ; haine du Serbe,

haine du Grec, encore qu'en ce moment par politique ils fassent volontiers bonne figure au gouvernement grec. Dès lors on devait sentir qu'il fallait éviter d'exposer le Bulgare à la tentation de poignarder la Serbie dans le dos. La tentation devait être trop forte pour lui et elle l'a été : il n'y a pas de raison sentimentale, de sympathie pour la Russie qui, somme toute, a tiré la Bulgarie du néant qui pouvait tenir contre le désir d'assouvir de vieilles rancunes attisées encore par le souvenir cuisant de récentes défaites. Certes, il y avait en Bulgarie des sympathies pour la Russie et même pour la France et l'Angleterre. Mais le tzar Ferdinand savait bien que le jour où il montrerait à son peuple la Serbie sans défense comme une proie facile, aucune résistance ne se produirait et de fait il voyait juste : aucune résistance ne s'est produite.

Mais si on s'est trompé dans le passé, il faut éviter de se tromper à nouveau. Les Alliés ont entrepris en Orient une besogne qui n'est pas sans difficulté : il faut qu'ils tiennent à honneur de la mener à bien. Pour cela il semble qu'il n'y ait qu'un moyen. Consentir les sacrifices nécessaires, et les consentir de suite. Ils seront d'autant moins lourds qu'on aura su prendre à temps son parti de l'effort à faire.

L'armée d'Orient se constitue à peine : il faut la doter au plus tôt des éléments qui lui sont nécessaires ; il faut de suite lui donner la force dont elle a besoin.

La force seule a du prestige en Orient : la force seule est respectée. Seule elle aura raison des résistances qu'on oppose à nos efforts ; seule elle fera cesser les hésitations. En ce moment nos opérations ont à peine commencé : jusqu'à présent elles ont été heureuses et ont montré que le chef qui commande à l'armée d'Orient sait unir la fermeté et la décision à la prudence. Mais ceci n'est qu'un commencement. Pour que la mission confiée à notre armée d'Orient puisse être menée jusqu'au bout, il est nécessaire que l'on complète ses effectifs et qu'on lui donne une puissance proportionnée à l'effort qu'elle a à fournir. C'est en ce moment le problème le plus urgent à résoudre. C'est un devoir patriotique de le solutionner au plus tôt.

Jules LECOQ.

* * *

Un jury de guerre au baccalauréat. — Le jury du baccalauréat à Salonique pour la session de novembre de l'an de guerre 1915 fut particulièrement original. Il fut exclusivement militaire : on eût dit un conseil de guerre.

L'armée d'Orient recèle dans ses cadres des universitaires éminents : les agrégés y foisonnent qu'attirèrent peut-être les mirages d'Orient. Rien ne fut plus simple que de constituer un jury composé de militaires offrant toute garantie de compétence.

On put même espérer un moment que la présidence serait attribuée au lieutenant Bayet, commandeur de la Légion d'honneur et directeur honoraire de l'Enseignement supérieur. Il s'en fallut de quelques jours. Le lieutenant Bayet qui, on le sait, s'est engagé à 67 ans, n'était pas encore arrivé le jour où s'ouvrit la session.

C'est à l'Ecole d'Athènes que revient de droit la présidence des jurys de baccalauréat en Orient. Or, on se trouvait un peu embarrassé : tous les membres de l'Ecole d'Athènes sont mobilisés et font vaillamment leur devoir : deux ont été tués ou ont disparu MM. Blum et Paris ; et leur doyen le lieutenant Avezon, deux fois blessé, trois fois cité à l'ordre du jour de l'armée, décoré de la médaille militaire combat vaillamment en Serbie. On fut heureux de trouver un membre étranger de l'Ecole française d'Athènes, un Belge, M. Graindor, archéologue distingué et chargé des cours de l'Université de Gand qui voulut bien prendre la présidence en remplacement de M. Fougères, directeur de l'Ecole, momentanément appelé en France. M. Graindor fut le « civil » du jury.

Le jury fut composé de la manière suivante : pour les mathématiques M. Seignette, lieutenant de vaisseau à bord de la *Patrie*, désigné par le vice-amiral Gauchet.

Pour la physique, le sous-lieutenant Boyer, du corps de l'aviation, ancien élève de l'Ecole Normale et agrégé des Sciences naturelles.

Pour l'histoire et la géographie, le lieutenant d'état-major Carcepino, ancien élève de l'Ecole de Rome et chargé de cours à la Faculté des Lettres d'Alger et le soldat Prevot, archiviste paléographe et bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale.

Pour le français et le latin, le sergent Bayet, agrégé des lettres, professeur d'un lycée de Paris.

Pour les langues, MM. les interprètes militaires Aïchon, Sudreau et Bénard.

Les candidats furent bien un peu intimidés de l'apparence insolite à la fois et guerrière de ce jury. Mais le jury fut indulgent : il voulut que les Saloniciens gardassent un bon souvenir du passage de l'armée française à Salonique et tous les candidats furent admis.

J. L.



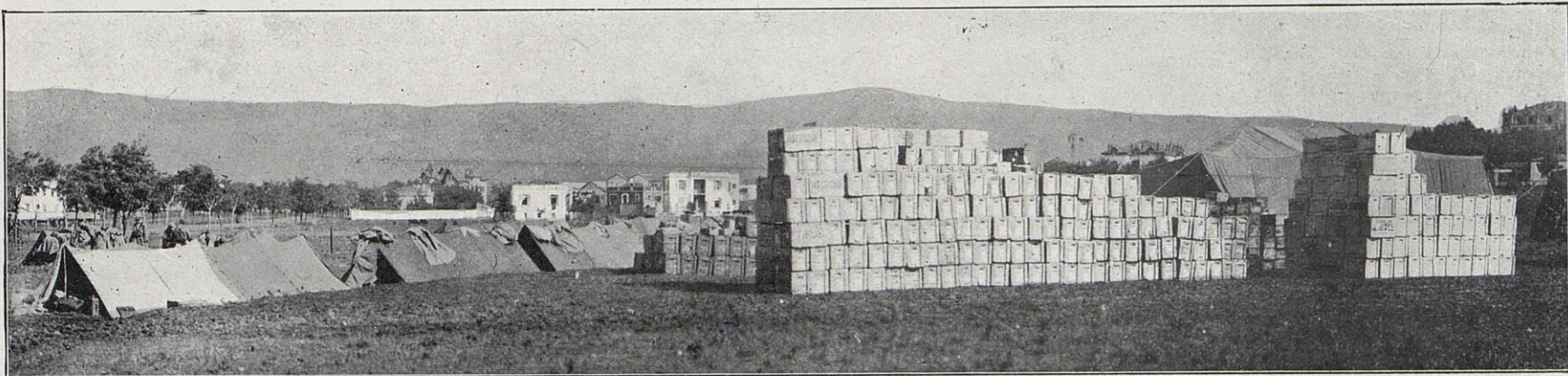
Le lieutenant Jacques Richepin, officier observateur.



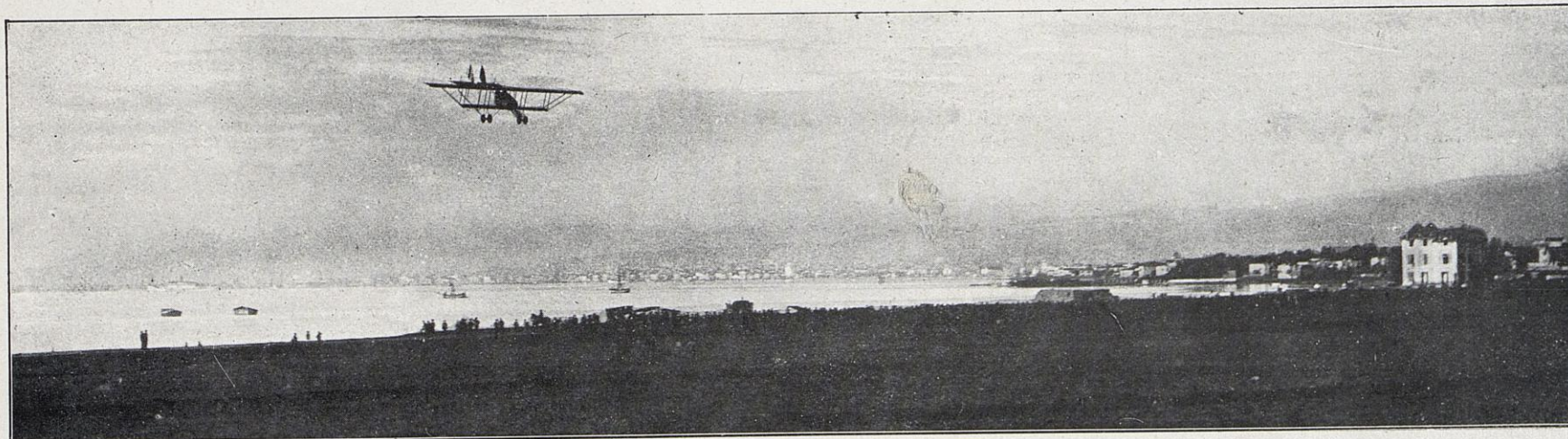
C^{re} Denain, comm^t l'aviation de l'armée d'Orient.
C^{no} Laurent, commandant une escadrille.



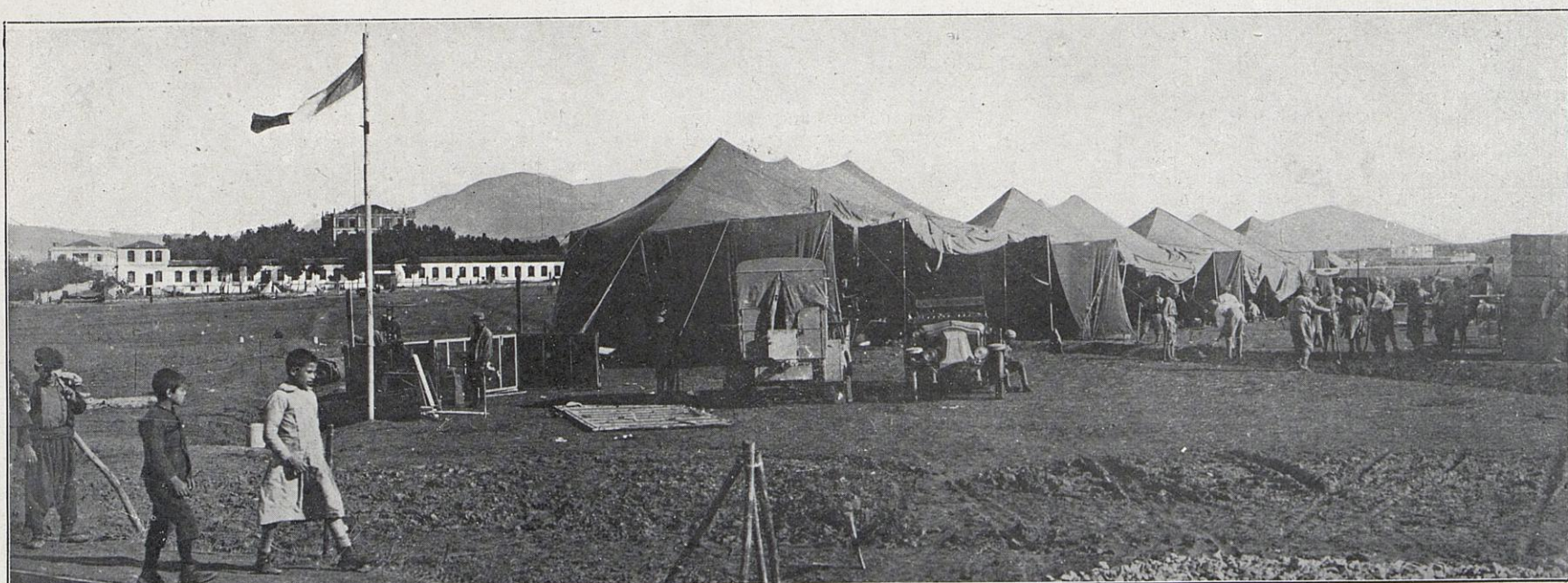
Sous-L^t Leboucq, Sous-L^t Potin, pilotes.
[Sous-lieutenant] Préjelan, observateur.



Le camp français à Salonique : le coin de l'approvisionnement.



Nos aviateurs font connaissance avec l'atmosphère serbe. Premier vol au-dessus de la ville.



L'aspect que présente actuellement le camp de l'armée française d'Orient.
NOTRE ARMÉE A SALONIQUE



DANS UN VILLAGE RECONQUIS DE CHAMPAGNE. — Ne dirait-on pas, à considérer cette photographie, quelque étude d'un peintre orientaliste amoureux de la couleur et du pittoresque? C'est à , en Champagne, que la scène se passe.



LA FIN D'UN AUTOBUS ANGLAIS — Il aurait dû fournir une longue carrière dans le Strand ou la Cité; après quoi il aurait dû subir cette loi de notre effort qui transforme les vieilles choses et les machines usées et les soumet de nouveau à nos commodités et à nos besoins. La destinée ne l'a pas voulu ainsi. Echoué entre une ligne de tranchées alliées et une ligne de tranchées ennemies, il sert de cible aux soldats de l'un et l'autre camps, et il n'est plus qu'un pauvre amas de ferrailles que la rouille ronge et que les balles disloquent un peu plus chaque jour. Les autobus aussi ont leur destin.



LE GÉNÉRALISSIME PARCOURT LA RÉGION DES VOSGES

Au cours de son dernier voyage dans la région des Vosges, le général Joffre eut une fort agréable et fort touchante surprise. Dans un village déjà enfoui sous une neige précoce, on avait été prévenu de sa prochaine visite; vite on prépara une adresse de gratitude et de fervent attachement, on découvrit des fleurs dans quelque terre des environs, et quand le général arriva pour accomplir son devoir de grand chef, il fut accueilli par de mignonnes fillettes qui lui lurent leur beau compliment.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Les conditions générales de la lutte restent les mêmes sur le front occidental. Nous n'entreprenons pour le moment aucune offensive ; celles de l'ennemi restent rares, très localisées, et elles ont toujours le même insuccès. Chaque fois que les Allemands font une tentative en dehors de leurs tranchées, elle n'apparaît d'abord, dans les communiqués officiels qui en rendent compte, que comme un fait de peu d'importance, par la raison que nos tirs d'artillerie, et en particulier nos tirs de barrage, puis notre fusillade sur les éléments de première ligne, ont assez facilement raison des efforts de l'infanterie ennemie. On voit alors apparaître les termes de reconnaissance, de coup de main, etc... Mais dès le lendemain ou le surlendemain, les détails sont mieux connus, l'affaire se précise et elle prend plus de valeur : l'ennemi a éprouvé des pertes plus sérieuses qu'on ne le pensait, son attaque était plus vigoureuse et mieux soutenue qu'on ne l'avait cru. Ainsi, entre Argonne et Meuse, les Allemands, après trois émissions successives, à court intervalle, de gaz suffocants très denses, ont entamé un bombardement énergique. Il n'en est rien résulté ; leurs batteries ont été réduites au silence par les nôtres. Ce n'est que par la suite qu'a été connu l'essai d'attaque que ces moyens étaient destinés à préparer, et que nos précautions, notre surveillance et l'efficacité de notre feu ont fait avorter. De même, à Berry-au-Bac. Il n'est question d'abord que d'une reconnaissance ennemie ; puis d'un coup de main contre nos avant-postes ; et enfin nous apprenons qu'il s'agit encore d'une attaque réelle, avortée.

En dehors de ces faits, qui se produisent tantôt dans un secteur, tantôt dans un autre, on ne signale que le duel ordinaire d'artillerie, pour lequel la supériorité de nos pièces est de plus en plus marquée. Les batteries allemandes sont bouleversées ; les ouvrages défoncés laissent voir de larges brèches ouvertes dans leurs parapets, en Belgique, dans la région de Saint-Mihiel, en Alsace, etc... Des colonnes d'infanterie sont dispersées par notre feu, des convois sont culbutés ou refoulés en désordre, des trains blindés sont arrêtés et mis hors de service. Enfin, la guerre de tranchée, avec tous ses accessoires de sape et de mine continue partout. Les travaux souterrains de l'ennemi provoquent des explosions. Les fantassins se précipitent pour en occuper les entonnoirs ; puis les nôtres les rejettent dans leurs tranchées et s'installent à leur place.

Evidemment, il n'y a pas dans tous ces faits isolés et d'importance très variable, de quoi amener une décision d'où dépende le sort de la guerre ; mais il n'en est pas moins vrai que nous avons l'avantage partout, dans cette lutte d'usure, où l'usure allemande avance beaucoup plus vite que la nôtre.

Mentionnons encore les exploits de nos aviateurs, qui partout se mentrent

supérieurs à leurs adversaires, plus intrépides, plus entreprenants qu'eux, et au point de vue technique au moins égaux. Jusqu'ici cependant, les appareils allemands sont en moyenne plus puissants ou plus rapides que les nôtres ; mais il y a toute raison de penser que les progrès constants de notre matériel amèneront très prochainement tout au moins l'équilibre, à cet égard.

En Russie, la situation ne varie guère plus que chez nous. Voilà l'hiver arrivé ; les opérations actives deviennent difficiles. Les Allemands ne sont point parvenus à se rendre maîtres en temps utile de la ligne de la Dwina. Ils continuent même à reculer, tantôt vers Illoutsk,

Russes doivent en profiter bien entendu, pour accroître leurs effectifs et leur armement sur tout l'ensemble de leurs lignes. Les hommes ne leur manquent pas et c'est un grand point, une grande supériorité de situation générale sur leurs adversaires ; mais les hommes ne sont pas des armées. Il faut les encadrer, les armer, les équiper et les doter de l'artillerie nécessaire en proportion de leur nombre.

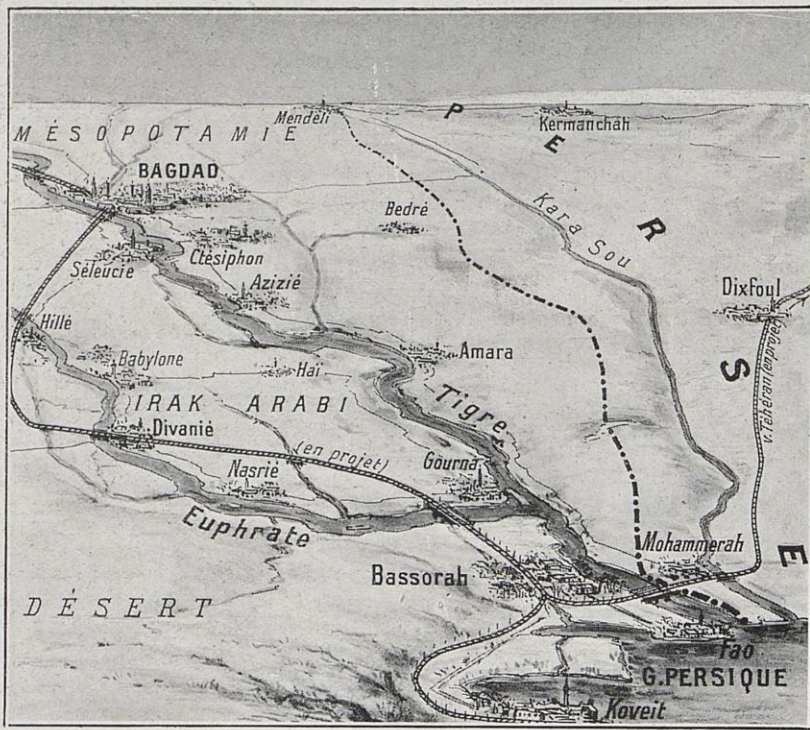
Tout cela demande du temps, même en déployant la plus grande activité. Mais, quatre mois au moins nous séparent maintenant de la saison propice aux opérations, et en quatre mois, avec de la volonté et de l'énergie, on peut faire beaucoup.

Dans les Balkans, la situation est toujours fort embrouillée. L'attitude de la Grèce, malgré les protestations de son gouvernement, reste peu franche. Quant à celle de la Roumanie, elle ne permet de fonder aucune conjecture. L'armée russe réunie sur le bas Danube et dans la région d'Odessa inquiète les Allemands. Toutes les nouvelles, contradictoires à tant d'égards, concordent au moins sur ce point. Il nous revient de tous côtés qu'une partie des forces allemandes en Bulgarie et en Serbie change de direction et se retourne vers le Danube. Que fera l'armée russe ? Nous l'ignorons. Nous ne connaissons que quelques-uns des emplacements qu'elle occupe, et nous ne savons pas au juste quelle est sa force. Elle ne peut intervenir en Bulgarie qu'à la condition de traverser le territoire roumain. Or, est-elle assez forte pour se passer du consentement de la Roumanie ?

Cette armée peut aussi se diriger vers l'ouest, pénétrer en Bukovine, où l'aile gauche de l'armée d'Ivanhof continue à remporter des succès qui lui préparent la voie. Il n'est pas douteux que la Bukovine serait vite enlevée. Mais ensuite ?... La Bukovine elle-même n'est pas un but ; elle est trop loin des Balkans pour que son occupation ait une influence sérieuse sur ce qui s'y passe. D'autre part, traverser la Bukovine pour passer en Transylvanie et marcher sur Temeswar avec de grandes forces ne paraît pas une opération commode à effectuer dans la saison où nous sommes. Les Carpathes orientales sont un très sérieux obstacle, et elles deviennent fort difficilement franchissables quand la neige les recouvre ; et puis, il faudrait pousser jusqu'à 400 kilomètres au delà du Dniester pour menacer très sérieusement les communications des Allemands à travers l'Autriche et la Serbie. En somme, l'opération par la Bukovine suppose une campagne russe victorieuse sur tout le front actuel de Galicie et une grande partie de l'ancien front russe des Carpathes. Il ne paraît guère qu'une telle campagne, entreprise maintenant, puisse donner des résultats assez rapides, pour justifier le maintien à Salonique des forces anglo-françaises.

Les questions stratégiques relatives aux Balkans se compliquent de questions politiques, et celles-ci ne sont pas précisément claires. Nous devons penser que les gouvernements alliés, mieux informés que nous, sont mieux en situation d'apprécier ce qu'il convient de faire. Un fait donne toute raison de le croire : c'est non seulement le maintien, mais le renforcement constant des corps expéditionnaires français et anglais à Salonique. Car il est indiscutable que même renforcés autant qu'on le pourra, ces corps expéditionnaires n'obtiendront pas une solution à eux seuls. Leur position est dangereuse, et acceptable seulement en vue d'une coopération très prochaine. Laquelle ? Nous ne savons pas tout. Si les chefs des armées et les organes directeurs ont confiance, ils ont leurs raisons.

Général BERTHAUT.



LA ROUTE SUIVIE PAR LES ANGLAIS DANS LEUR CAMPAGNE VERS BAGDAD

tantôt vers Dwinsk, tantôt dans la région de Riga, et surtout à l'ouest de cette place dans la direction de Windau et au sud-ouest dans celle de Mitau. Sur le chemin de fer de Riga à Windau, les Russes ont maintenant dépassé Komern ; ils sont à plus de 40 kilomètres en avant de la Dwina et approchent de Touckoum, où ils viennent, suivant une dépêche du 3 décembre, de remporter encore un brillant succès qui leur a valu la prise d'une importante portion de tranchées ennemies. Le maréchal Hindenburg demande des renforts qu'il ne paraît guère possible de lui donner et l'emploi des pièces de gros calibre, des mitrailleuses en masse, et de toute cette machinerie formidable qu'il a mise en jeu, ne suffit plus à compenser la pénurie d'hommes.

Depuis la Dwina jusqu'au sud du Pripet, l'accalmie règne de plus en plus. Les

Allemands sont réduits à fortifier leurs positions, non seulement sur le front même, mais à tout événement aussi plus en arrière. Et en cela, ils excellent. Ils se hâtent, pour que tout soit en état, avant que le travail de la terre ne devienne impossible. Il n'est pas douteux qu'en se portant en avant, les Russes trouveront le pays qu'ils avaient évacué formidablement défendu, organisé et pourvu de voies ferrées nouvelles. Ils auront le choix du point d'attaque, sur lequel ils devront porter l'effort le plus énergique pour rompre cette organisation allemande défensive, que nous connaissons pour l'avoir attaquée en Artois et en Champagne. D'ailleurs, là comme de notre côté, la guerre d'usure fait son œuvre. La Russie ne s'use pas, tandis que l'Allemagne, si forte qu'elle soit encore, voit chaque jour sa force diminuer.



Le général Joffre, au cours de son voyage dans les Vosges, examine une petite ligne stratégique nouvellement construite.

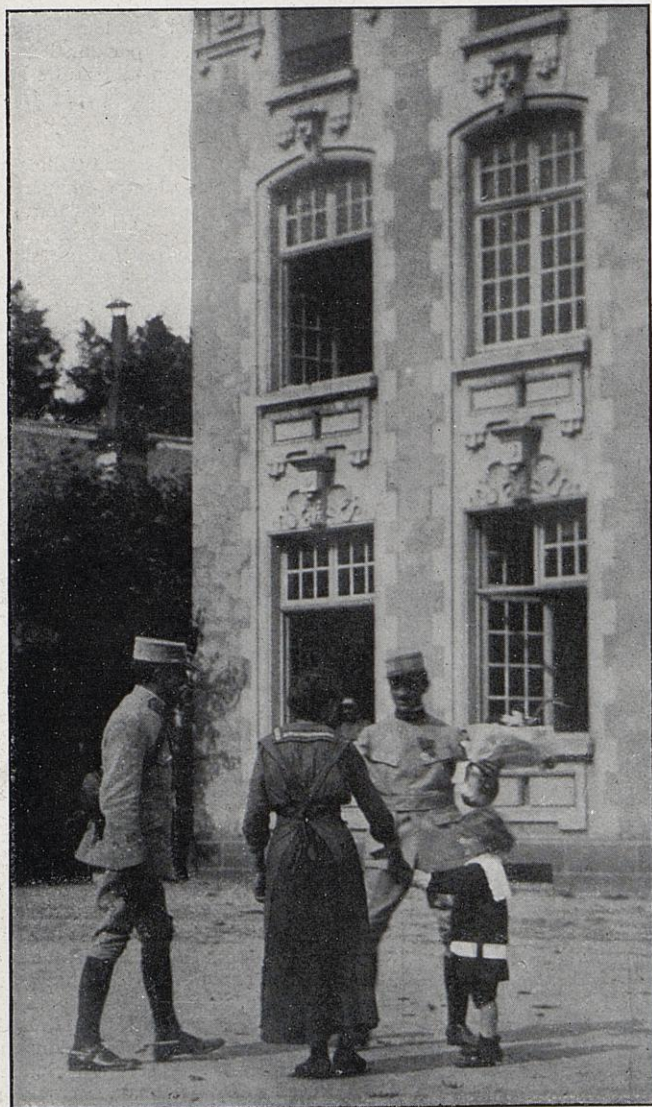


Le généralissime, ses ordres donnés et sa tournée terminée, s'apprête à repartir pour son quartier général.

LE GÉNÉRALISSIME DANS LES VOSGES



POÈTES ET LITTÉRATEURS SUR LE FRONT. — Quelques-uns de nos poètes et écrivains les plus illustres ont été admis récemment à visiter le front français dans le Nord et l'Est. A cette expédition prenaient part notamment MM. Edmond Rostand, Maurice Barrès et Fernand Laude, le directeur de la *Revue Hebdomadaire* que l'on voit tous trois figurer sur cette photographie. [Section photographique de l'armée.]



Le Général X... , en tournée d'inspection, arrive au Château de..., où dès sa descente d'automobile on l'accueille le plus gracieusement qu'on le peut.



Les troupes des cantonnements voisins étant venues se masser sur les pelouses et dans la cour d'honneur du Château, le Général épingle des croix et des médailles sur la poitrine de quelques braves.

LES LIVRES NOUVEAUX

Les crimes sous lesquels succombera l'Allemagne, on ne saurait assez les proclamer, assez nous en instruire, car ils sont innombrables et chaque jour ajoute un chiffre à cette liste de forfaits. Dans son volume : *Les Allemands à Louvain*, édité par la librairie Plon et préfacé par Mgr. Deploige, M. Hervé de Gruben nous apprend que dans le seul territoire de Louvain : mille quatre-vingt-quatre maisons ont été incendiées, quatre cent quarante dans la commune voisine, quatre-vingt-cinq dans une autre, à proximité. L'auteur a gardé précise, inoubliable, la vision de ces heures d'enfer et d'agonie. Il nous les décrit en témoin éloquent, plein encore de l'horreur du spectacle. Il serait difficile de ne pas lire sans un frisson ce livre impossible à réfuter tant les affirmations qu'il produit sont probantes. Parmi les écrits multiples consacrés à cette passionnante question, celui-ci est l'un des plus attachants, des plus impressionnants, des plus accablants pour nos ennemis. *Pede pœna claudo...*

M. Henri Charriaut, dont on connaît les études remarquables sur le royaume d'Albert I^{er} avant la guerre, apporte lui aussi dans : *La Belgique, terre d'héroïsme* (Flammariion, éditeur) sa contribution à l'histoire de la violation de la Flandre orientale et occidentale. Ce travail considérable, serré, consciencieux, abondant en observations profondes, retrace la marche au calvaire de ce vaillant petit peuple, si mal préparé contre une invasion qu'à l'abri des traités il jugeait impossible, et qui s'est défendu avec la fougue, la ténacité, le courage d'une nation longtemps belliqueuse. A la Chambre des Communes, M. Asquith a dit : « *Le vaillant peuple belge a accompli pour la liberté des sacrifices splendides et terribles ; les Belges ont exécuté plus que leur devoir* ».

Si l'on n'en était convaincu déjà, il n'y aurait qu'à ouvrir pour s'en assurer le volume de M. Charriaut. On y apprendra aussi que *la vie des nations comme la vie des individus est une lutte perpétuelle ; qu'un peuple est esclave lorsqu'il est gouverné par un clan qui l'étouffe sous une administration tyrannique, conjonctant le droit avec la force ; que si la richesse est un facteur important de la chose publique, elle n'est pas le tout des nations ; que si le bien-être est une source d'énergie morale, il y a abus lorsqu'on ne voit plus où finit le droit et où commence la spoliation, lorsqu'on ne sait plus se sacrifier pour la justice, mais qu'on acclame comme des héros les gouvernants qui la violentent*.

De cette lecture féconde en enseignements, on retiendra encore, entre autres choses, entre mille autres choses importantes (voir notamment les chapitres intitulés : *Le jugement de l'opinion ; les devoirs de neutralité*) ; que ce qui peut uniquement assurer l'indépendance d'une nation, c'est sa force. Il est nécessaire, en effet, que le droit soit assez fort pour que la force ne devienne pas le droit.

M. A. Warnod était jusqu'ici principalement connu par ses comptes rendus des salons de peinture, ses critiques d'art judicieuses. Envoyé en Lorraine dès le début des hostilités, fait prisonnier ensuite dans le Nord, rapatrié en qualité d'infirmier après neuf mois de captivité, il est rentré la capote en loques, sans boutons, éreinté par sept jours et sept nuits de wagon, mais, — le journalisme n'abdique jamais ses droits, — riche d'impressions et de souvenirs. Il les publie à la librairie Fasquelle en un élégant volume illustré d'alertes dessins documentaires. (*Prisonnier de guerre, notes et croquis rapportés d'Allemagne*). M. Warnod, malgré l'exil et ses souffrances, n'a rien perdu de son esprit, de sa verve, de sa gaieté. Il juge les choses en observateur sagace, sans parti-pris, enregistrant dans les rares occasions où il les constate, les actions généreuses de l'ennemi, éprouvant, dirait-on, un soulagement à ne point trouver l'humanité aussi vile qu'elle le paraît. Ceci est d'une âme noble et élevée de même que ce livre : *Prisonnier de guerre* est un livre de bonne foi. Je voudrais qu'il se répandît pour une quantité de raisons, surtout pour éclairer nombre d'individus sur ce que peut être l'état d'âme du soldat retenu pendant des mois à quinze cents kilomètres de son pays, devant le même horizon laid et ennuyeux, entre quatre grillages ; afin

aussi d'instruire ceux qui ne soupçonnent point encore ce que peut être l'existence dans l'affreux séjour d'un camp de prisonniers. « *Tout vaut mieux que d'être là, même la blessure grave. On a l'impression d'être un déchu... Et puis il y a la fatigue, l'épuisement, la tuberculose qui vous guette, l'albuminurie qui frappe tant de trop « mal nourris ». Ah ! s'écrie tristement, doucement l'auteur, c'est une grande infortune d'être prisonnier.* »

Ce recueil qui répond à une foule de questions dont se préoccupent les mères et les épouses, forme un tableau d'une couleur, d'un ensemble saisissants. Il fera mieux aimer les malheureux parqués là-bas, si loin de leur foyer, dans un réseau de fils de fer barbelés ; il fera mieux apprécier les mérites de ceux qui combattent pour la délivrance de la patrie et auxquels nous devons d'avoir échappé aux méthodes « civilisatrices » de la kultur. Paul d'ABBES.

ÉCHOS

LES BELLES CITATIONS.

De Laumont (Jacques), sergent au 66^e régiment d'infanterie (glorieusement tombé en entraînant, le 25 septembre, sa demi-section à l'assaut des tranchées ennemies, sous un violent feu d'infanterie et d'artillerie).

**

De Monti, capitaine à l'état-major de la ...^e division d'infanterie : ancien officier de l'armée active qui est au front depuis le mois de septembre 1914. A rendu les meilleurs services à l'état-major de la ...^e division d'infanterie par son intelligence, son dévouement et l'ardeur toute particulière qu'il a mise à brigner les missions difficiles et périlleuses. A été blessé d'un éclat d'obus le 1^{er} octobre 1915, au cours des opérations en Champagne.

LES JOUETS FRANÇAIS

Les enfants français veulent des jouets français : tout aussi patriotes que leurs parents, nos bambins marqueront, à leur façon, leur loyalisme national, en ne se divertissant qu'avec des jouets fabriqués chez nous.

Ces jouets on les trouve, au rez-de-chaussée d'un immeuble des Champs-Élysées, consacré aux œuvres de guerre. Là on peut lire cette enseigne :

Tout ce qui se vend ici est fabriqué en France par des Français et des Françaises avec des capitaux français.

Habituez vos enfants à ne vouloir que ces joujoux

Aidez-nous à compléter la victoire militaire par une victoire économique.

Le « Noël de la Revanche » objets d'étrennes à partir de 0 fr. 05 pièce.

Les classes 1925 à 1935 n'ont encore que cette manière d'affirmer leur excellent patriotisme : Exiger des joujoux de chez nous.

CARNET DE DEUIL

La nouvelle de la mort de Maurice Lefevre qui a succombé vendredi, après une courte maladie, a douloureusement ému tous ceux qui ont connu ce charmant garçon, l'une des physionomies parisiennes les plus universellement sympathiques de ce temps.

Il laissera, en outre, le souvenir d'un romancier et auteur dramatique justement apprécié ; d'un conférencier étincelant, — ses causeries mondaines ont fait époque à La Bodinière, et Albert Guillaume leur a consacré l'une de ses plus jolies toiles, — et du plus aimable des secrétaires de théâtre : poste qu'il occupa longtemps, à la satisfaction générale, à la Gaité, et en dernier lieu, à l'Opéra.

Sa collaboration au *Monde Illustré* fut fort goûtée avec deux beaux romans : *Madame Carignan*, *La Princesse sans cœur*, et une exquise nouvelle : *Le Château de Cartes*, dont les artistiques illustrations de Chartran évoquaient la période la plus brillante de la cour de Napoléon III.

Son pittoresque ballet : *Scaramouche*, musique de Messager et Street, obtint un vif succès ainsi qu'une pièce inspirée de Dickens : *Conte de Noël*, dont M^{me} Segond-Weber créa le principal rôle.

Normand d'origine, Maurice Lefevre avait la belle allure que l'on prête aux compagnons du Conquérant ; mais s'il était resté, physiquement, de sa race, l'ambiance l'avait emporté, et Paris était devenu sa vraie patrie.



Le Président de la République visite les ruines de Pont-à-Mousson. On sait que cette petite ville n'a pas, depuis le début de la guerre, essuyé moins de 180 bombardements. M. Poincaré a vivement félicité ses habitants de leur courageuse attitude et exprimé sa confiance que leur cité renaîtrait de ses cendres dans un tout prochain avenir.

Nous donnons des regrets émus à ce bon confrère qui disparaît trop tôt, et nous exprimons aux siens nos plus sincères condoléances. A. B.

CHAMBRE SYNDICALE DE LA PUBLICITÉ

Dans sa dernière réunion, le Comité directeur a décidé sur la proposition de M. Bluysen, député membre du Comité, que la convocation de l'Assemblée générale serait ajournée sine die, la majorité des adhérents étant mobilisée. Avis a été donné que les versements habituels ont été effectués afin d'entretenir les droits des membres à l'assurance au décès.

THÉÂTRES

THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE. — *L'Ecole des Civils*. Revue en 2 actes de M. Rip.

La scène qui tient ici la place de celles du Voltaire de 1914 à Femina, du permissionnaire de 1915 au Palais-Royal, pour avoir moins d'âpreté que la première, moins d'animation que la seconde, reste digne de ses devancières, par la netteté avec laquelle M. Rip y dégage son idée, par la justesse de l'expression dont il se sert.

Vérifions les choses avant de crier, nous recommander-t-il. Prendre un air méprisant pour traiter quelqu'un d'embusqué, c'est lamentable quand on se trompe, c'est toujours mal honorer les vaillants car c'est ne pas se rendre compte de ce que le seul fait de tenir dans la tranchée représente de courage splendide et d'abnégation héroïque.

En particulier, les embusqués malgré eux, que sont les quinquagénaires, ont mieux à faire que de se livrer à de telles invectives comme, paraît-il, certains d'entre eux le firent. Que chacun se tienne à la place fiée par le destin, si humble soit-elle, c'est le vrai moyen d'accomplir son devoir.

Cette scène est confiée à M. Guyon fils qui la joue avec beaucoup d'émotion, et une bonhomie sarcastique parfaite.

Le quinquagénnaire trop bruyant auquel il s'adresse est un Parisien que la guerre a surpris en Suisse où il villégiaturait avec sa femme. Ils y sont restés, effrayés par leur valet de chambre qui, désireux d'assurer dans leur appartement sa tranquillité personnelle, leur fait dans ses lettres un tableau de Paris, à ravir le correspondant de la *Gazette de Cologne*.

Ce ménage Trouille établit entre les différentes scènes de la revue un lien suffisant, il n'y a pas d'autre compères ni commère, et, après l'avoir connu, en Suisse, nous le suivons au Havre, puis à Paris où il reconquiert son appartement.

Chemin faisant, M^{lle} Marguerite Deval (M^{me} Trouille) détaille, avec l'art exquis qui la caractérise, les événements balkaniques, sans reculer devant la prononciation d'aucun de ces noms redoutables. M. Paul Ardot fait preuve de sa fantaisie et de son adresse habituelles en particulier sous le costume de garçon épiciier, dans une parodie du duc de *Faust*, avec, pour Marguerite, M^{lle} Marnac transformée en cuisinière allemande. M. Claudius est justement applaudi en pauvre diable qui, en termes émus et reconnaissants, conte les diners que lui servent des dames de la plus haute société.

Une pantomime dans laquelle figurent, remarquablement habillés, des personnages de la Comédie italienne, met fort ingénieusement en scène les faits principaux de la guerre. Le Matamore (M. Footit) vêtu de noir, ganté de rouge, reconnaissable à sa moustache menaçante, déchire sans vergogne les traités, brutalise et dépouille jusqu'à son allié, le vieux Polichinelle.

Svelte, hardie, gracieuse, la petite Colombine, qui personnifie la France, vient à bout des deux vilains hommes, lentement, courageusement, avec l'aide de ses alliés et surtout du Russe dont les attaques alternent avec les siennes, et qui s'arme à chaque reprise, d'un gourdin plus solide.

M^{lle} Spinelly a toutes les qualités du rôle ; elle y joint une habileté de danseuse qui va jusqu'à respecter scrupuleusement, chose rare, les indications de la partition. D'ailleurs la musique de M. Lassailly mérite ce soin, car elle abonde en motifs ingénieux et bien développés, dans le ballet et dans toute la pièce.

Marcel FOURNIER.